

*Discours pour la remise des prix
à la Maison de la Légion d'honneur*

*

« Le jour de la distribution des prix, nous étions méconnaissables. Cela tenait, sans doute, à ce que nous étions peignés. Nos vestes neuves, nos pantalons blancs, la tente de coutil, l'affluence des parents, l'estrade ornée de drapeaux, tout cela m'inspirait l'émotion des grands spectacles. Les livres et les couronnes formaient un amas éclatant dans lequel je cherchais anxieusement à deviner ma part, et je frissonnais sur mon banc. » C'est Anatole France qui, entre mille autres témoignages, évoque le rituel, dans ses souvenirs intitulés *Le Livre de mon ami* (1885). Il y rend hommage à un de ses maîtres, « qui avait le regard doux, les cheveux bouclés, les mains blanches, l'âme bienveillante » et qui « ressemblait à un mouton ». Je ne sais, Mesdemoiselles, si vous oseriez de telles comparaisons ovines.

Démodée, la cérémonie de distribution des prix ? Elle remonte pourtant aux prémices de l'École : c'est au milieu du XIX^{ème} siècle que le rituel a pris corps et s'est institutionnalisé, pour demeurer immuable jusqu'au dernier tiers du XX^{ème} siècle. Car Jules Ferry y voyait un symbole central : les maîtres et les élèves se retrouvent dans une célébration du travail et de la promotion par l'étude ; sur l'estrade, les officiels s'adressent au peuple des parents pour faire l'apologie de l'école laïque et pour magnifier le rôle social de l'instruction. Je cite : « Que la distribution des prix soit une véritable fête ; et que toute la commune, autorités, gens notables et petites gens, et les pères et les mères, et l'orphéon et la fanfare, viennent non pas seulement pour applaudir et honorer une élite d'écoliers, mais pour témoigner, devant tous les enfants, devant leurs familles, trop souvent indifférentes, de la nécessité de l'instruction, du rôle prédominant qu'elle doit avoir dans un pays de suffrage universel où chacun est responsable de la chose publique ».

Dans l'idéologie de l'école républicaine, où le savoir doit venir corriger les inégalités originelles, la distribution des prix était donc une clé de voûte. Sur les mêmes bancs se côtoient des enfants de toute origine, riches et pauvres, ouvriers et bourgeois. Le classement scolaire avait la singulière vertu de redresser les hiérarchies : l'enfant mal vêtu qui triomphe le jour de la distribution

des prix, image usée et touchante de la mythologie laïque, est vraiment au cœur de cette sensibilité. C'est que le seul malheur insurmontable, c'est l'ignorance.

Rien n'est plus éclairant que les circulaires des années 1860-1890 sur cette manifestation. Elles exigent toutes, comme un devoir sacré, qu'aucun lieu d'enseignement ne déroge à la règle des fêtes de fin d'année, où la bonne conduite et le mérite seront publiquement récompensés, où l'enfance et le travail seront exaltés ensemble. Elles rappellent aussi que les prix (des livres pris dans une liste validée par l'Inspection académique) seront beaux et reliés, mais pas trop luxueux, pour n'inspirer de vanité à personne et pour ne pas donner le fâcheux exemple de se montrer dispendieux. Elles entrent dans le détail de l'organisation de la cérémonie elle-même. Elles suggèrent les personnalités qui devraient être sollicitées (avec l'accord du préfet). Je suppose donc, Monsieur le Préfet, que je dois à votre consentement ma présence à cette tribune.

Rien n'agace les mesquins comme l'excellence. Juste avant la Première guerre mondiale, des esprits chagrins protestèrent qu'il serait plus judicieux d'employer les sommes, dépensées pour l'achat de livres, à l'organisation de colonies scolaires, dont l'usage commençait à s'étendre. Outre la panique des fournisseurs, éditeurs et libraires, ces propositions furent combattues avec une énergie qui surprend encore. Tout le monde s'en mêla, dans une confusion et l'excitation générales. Mais voici : après un déclin dans les années 1970-2000, un retour se dessine pourtant. Tout le monde se raccroche à ce qui pourra, de près ou de loin, nous redonner un peu d'esprit républicain. On reparle désormais de drapeau tricolore, d'hymne national, d'uniformes, de célébrations pour valoriser le sentiment d'appartenance à la République. La patrie, si j'ose dire, n'est plus ringarde. La distribution des prix est embarquée dans cette reconquête de la fierté scolaire, dans une sorte de *school pride*.

Nous manifestons, donc, comme les autres. Car jamais nous n'avons assisté à tant d'exhibitions. Au nom d'exigences moins motivées, tout le monde se lâche : casseurs qui émergent de tout défilé, *femens* aux seins en banderoles, excités religieux, résistants autoproclamés, défenseurs vindicatifs de tout ce qu'on voudra, fourbisseurs de tous les *-ismes* à visage inhumain, et autres mouches du coche des comités de vigilance alternatifs, « zadistes » qui transforment en décharges ou en bidonvilles des sites qu'ils entendent protéger d'un aménagement public utile et démocratiquement décidé. Alors, pourquoi pas nous ? Nous « résistons », verbe devenu bizarrement intransitif.

Observez aussi que les prix se distribuent par matières, par disciplines d'enseignements, toutes égales en dignité. On a tendance à l'oublier : les disciplines structurent non seulement notre intelligence et notre culture, mais aussi notre morale. Un enseignement qui malaxe les formes du savoir est destructeur ou dérisoire. Un débat transdisciplinaire, fût-il éthique et citoyen, ne remplacera jamais le vrai savoir. Il y a loin de jacasser à connaître. Là encore, l'École républicaine en eut d'emblée conscience. C'est à la connaissance des grandes figures du passé que l'on voua les jeunes esprits. Lisons par exemple *Le Livre des écoles primaires* d'Albert Bayet, paru en 1923 : voici Pascal sur la sincérité, La Bruyère sur la politesse, Lamennais sur l'assistance aux malheureux, George Sand sur le monde rural, Sully-Prudhomme sur la beauté du travail intellectuel, Maupassant sur la vertu de tempérance, Romain Rolland sur l'amour maternel, la parabole du fils prodigue sur les devoirs entre parents et enfants, Anatole France sur les grands hommes, Boileau sur la folie des conquérants opposée aux bienfaits de la Société des Nations, mais aussi Lucrèce, Sophocle, Montesquieu, Voltaire, Tolstoï, Jaurès, les *Fables* de La Fontaine, et surtout Victor Hugo, le phare des bons sentiments, l'auteur moral universel.

Autre best-seller de la III^{ème} République, le *Tour de la France par deux enfants* semble emporter la palme de la durée. Publié en 1877, il fut tiré à 7,4 millions d'exemplaires, connut 400 éditions et il fut utilisé jusque dans les années 1950. Le livre se présentait comme un périple permettant de parcourir toutes les contrées françaises. Les deux jeunes héros, André et Julien, découvraient les régions, en marchant, avec une vue à hauteur d'homme : défilaient paysages, terres fertiles (blés et vignes), bois et rivières, fermes et hameaux, ainsi que toutes les activités humaines, agricoles, industrielles, artisanales ou commerciales, réveillant le souvenir des grands hommes et des faits glorieux de l'Histoire de France. L'école donnait donc une priorité aux lettres, à la géographie et à l'histoire, considérées comme les disciplines-reines, car elles montraient des vies exemplaires (soldats, savants, inventeurs, bienfaiteurs) issues d'un territoire divers, aimé et commun.

Car l'école est un Janus, un biface. Tout ce qu'elle doit transmettre appartient peu ou prou au passé. Mais cette fonction culturelle n'a d'autre but que de préparer l'avenir. Du coup, comme pour compenser son rôle de relais, elle reste aux aguets, dans la hantise de perdre de vue les horizons de la modernité, qui ne cessent pourtant d'être repoussés plus avant. Ce fragile

équilibre est la ligne de crête de tout éducateur, maître à la fois des certitudes et du relatif, de l'acquis et du futurible. Car le doute ne donne en soi aucun bagage et il ne forme à rien, sauf à douter encore. Il faut instruire, précisément, pour donner du lest au balancier, pour qu'il trouve une assise et cesse d'être comme un mobile dans l'espace. C'est donc, paradoxalement, par la contrainte, la hiérarchie et l'autorité du maître, que l'élève assemble et gagne sa liberté de concevoir et de construire. Tel est le sens du beau mot « instruction », venant du latin *instruere* (« assembler, dresser, bâtir, équiper »). Tel est aussi le sens du mot « institution », que choisit Montaigne, issu du latin *instituere* (« faire tenir debout, mettre sur pied »).

Voilà bien le but de toute éducation. Que cherchons-nous d'autre ? Que vous restiez vous-même, ancrées par une solide culture, pour affronter une mouvance de plus en plus accélérée, risquée, illimitée et illisible. Que vous ne confondiez jamais la culture et le prêchi-prêcha. Que cette distribution des prix soit pour vous toutes un moment de gratitude pour vos professeurs (ils le méritent) et aussi une lumière qui continuera à éclairer votre libre-arbitre.

Et puisque je parle de gratitude, vous me permettez de conclure en me tournant vers le général d'armée Jean-Louis Georgelin, le grand chancelier de la légion d'honneur. Cette cérémonie est la dernière à laquelle il assiste dans ses actuelles fonctions. Il s'est passionné pour cette maison, où il a pris l'initiative de travaux importants, trouvant les mécénats nécessaires. Il vous a aimées, il s'est battu pour vous, il est fier de vous. Il mérite que vous ne l'oubliez jamais.

Mais vous vous impatientez. Je le comprends. Nous aimerions tant, nous adultes, être à votre place, à cet âge où le vaste champ du possible s'ouvre à vous. Écoutez, face à l'aventure de la vie qui vous attend, cet « envoi » de Saint-John Perse dans *Amers* : « *Le vent se lève. Hâte-toi. La voile bat au long du mât. L'honneur est dans les toiles ; et l'impatience sur les eaux comme fièvre au sang. La brise mène au bleu du large ses couleuvres d'eau verte. Et le pilote lit sa route entre les grandes taches de nuit mauve...* » Oui : bon vent à vous toutes.

Xavier Darcos
de l'Académie française
ancien ministre

